Le rôle de la métaphore dans la formation des expressions idiomatiques

MARIBEL GONZÁLEZ REY
Centro de Investigacións Lingüísticas e Literarias "Ramón Piñeiro"
Santiago de Compostela

1. INTRODUCTION.

Dans ce travail, nous aborderons l'étude de la métaphore comme figure de style et de discours dans la formation des expressions idiomatiques (EI) d'une langue donnée, en tâchant de contribuer au développement du sujet - peu traité à notre connaissance - avec un apport d'idées particulières et que nous estimons nouvelles. Nous débattrons premièrement la question de la caractérisation des EI, envisagée sous différents aspects. Nous nous centrerons, ensuite, sur un trait essentiel, qui, à notre avis, particularise les EI et les distingue, en tant que combinaisons figées, de leurs homonymes, dans les combinaisons libres de la langue standard. Ce trait se trouve être leur valeur métaphorique.

2. LA RECONNAISSANCE DES EI

La première démarche dans l'approche des expressions idiomatiques, et qui peut sembler évidente à beaucoup de gens, est celle de "reconnaître" l'expression en tant que telle et donc de l'envisager différemment du reste des structures de la langue. En effet, la présence d'une EI dans le discours crée un sérieux problème de compréhension, si l'on en fait une interprétation littérale. La méconnaissance du sens d'une EI provoque une rupture dans la cohérence du discours, et de ce fait, un trou d'information dans la procédure de la communication. Cette rupture du sens de la phrase énoncée exige de l'allocuté une remise en question de l'énonciation, afin d'en réajuster la cohérence. Il doit, donc, être prêt à se rendre compte qu'il se trouve en face d'une EI, grâce aux critères que nous allons analyser ci-dessous.

Pour "reconnaître" une EI, il existe une série de caractéristiques qui en déterminent la structure et le sens d'après des facteurs formels, pragmatiques et sémantiques. Or, les EI ne possèdent pas toutes ces caractéristiques en exclusivité. En fait, elles font partie d'un ensemble qui regroupe toute une série d'unités phraséologiques servant d'objet d'étude à une science concrète, la Phraséologie. L'éventail des unités constituant cet ensemble phraséologique varie selon les spécialistes. Toutefois, l'un des premiers critères dont ils tiennent tous compte est le fait

qu'une unité phraséologique est constituée de plus d'un mot et que le groupe de mots ainsi formé est inaltérable non seulement sur l'axe paradigmatique mais aussi syntagmatique. Cet aspect, fondé sur la fixité des éléments qui composent les unités, permet alors une première classification des unités phraséologiques. En voici un court échantillon:

- le mot composé: *Un passe-montagne*
- la locution:
  - nominale: *Une table de nuit*
  - adjectivale: *Doux comme un agneau*
  - adverbiale: *Tout d'un coup*

  - verbale: *Jeter l'argent par la fenêtre*
  - prépositive: *À l'aide de*
  - conjonctive: *De crainte que*

- la phrase: *Comment allez-vous?*
- le texte:
  - dicton: *Après la pluie, le beau temps*
  - proverbe: *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué*

  entre autres .

D'autres traits découlent de ce figement formel, et qui se situent, cette fois-ci, au niveau pragmatique de la langue. Les unités phraséologiques sont des faits de parole qui sont devenus des faits de langue, et ce, par la voie de la reproduction et de la répétition. Les idiolectes, productions libres de tout un chacun, une fois répandus par un succès encore difficile à analyser, se transforment en éléments préfabriqués du discours collectif.

Sur le plan sémantique, il est aussi admis que la signification globale d'une unité phraséologique n'équivaut pas à la somme des signifiés individuels de ses constituants: c'est le critère de l'idiomaticité. Cette notion, aussi nommée "non compositionnabilité" ou "non déductibilité", permet effectivement de la "reconnaître" grâce à l'incompatibilité sémantique de ses constituants ou de l'expression par rapport au texte où elle s'inscrit.

Les caractéristiques que nous venons d'énoncer ont été analysées dans une brillante étude menée par A. Zuluaga (1980) intitulée *Introducción al estudio de las expresiones fijas*. Cependant, il convient de rappeler que les unités phraséologiques qui nous occupent sont les EI. Or, s'il est vrai qu'elles participent des mêmes traits que les autres éléments de l'ensemble phraséologique, elles en ont un qui les particularise exclusivement à notre avis, à savoir, leur valeur métaphorique. Nous allons voir tous ces traits dans la caractérisation des EI qui va suivre.

3. LES PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES DES EI

Nous allons reprendre les caractéristiques énoncées ci-dessus, mais appliquées aux EI afin d'en vérifier la pertinence. Pour ce faire, nous passerons en revue les théories d'un certain nombre de spécialistes qui se sont occupés de ce type d'unités phraséologiques.

P. Guiraud (1973) a été l'un des premiers à nous fournir de véritables outils pour une caractérisation des EI. À son avis, trois éléments les différencient du reste de la langue: "unité de forme et de sens; écart de la norme grammaticale ou lexicale; valeurs métaphoriques particulières" (Guiraud, 1973: 6).

Par "unité de forme et de sens", il faut comprendre l'aspect figé de l'expression, invariable dans son emploi, quel que soit le contexte: "baisser pavillon", pour reprendre son exemple, ne

peut se modifier en "baisser le pavillon" ou "lever pavillon". Mais cela englobe également l'idiomaticité, en ce que "l'unité de sens" de l'expression forme un tout qui ne peut être déduit de la somme des signifiés de ses constituants. Ainsi, "baisser pavillon" conjugue ses éléments dans un sens non littéral, équivalent à "s'avouer vaincu".

Pour nous expliquer les raisons du figement et de l'idiomaticité des EI, P. Guiraud (1973: 13-36) nous offre une analyse des facteurs extra-linguistiques qui pourvoient à leur formation, tels que: la vie quotidienne, la vie économique et sociale (la féodalité, l'église, la chasse, l'équitation, la guerre, les jeux, les techniques), la culture (l'Antiquité gréco-latine, la Bible, la littérature, l'histoire), autant de domaines qui échangent leur terminologie, permettant l'incursion d'un monde dans un autre. Or, même si dans la plupart des cas, la langue reflète la vie, l'homme et la société, elle avance, cependant, moins vite qu'eux. En fait, elle reste toujours en-deça de l'expérience de l'homme dont l'évolution ne se répercute pas automatiquement sur la langue. Comme l'indique G. Mounin (1977: 311): "Tenemos que admitir plenamente el hecho de que la lengua cambia menos aprisa que la experiencia del mundo (lo cual explica la resistencia del léxico a la estructuración); que los cambios de la experiencia humana no repercuten automáticamente en la lengua (lo cual explica por qué continuamos diciendo que *el sol sale*). La diacronía de la experiencia que los hombres adquieren del mundo no se refleja en la diacronía lingüística".

Néanmoins, mis à part le caractère archaïque de beaucoup d'entre elles, les EI se figent également par un mécanisme de l'esprit qui les conçoit et les assimile comme s'il s'agissait d'un seul mot. En effet, Ch. Bally (1951: 67-68) distingue deux résultantes extrêmes de la combinaison des mots entre eux:" 1º) la combinaison se désagrège aussitôt après sa formation, et les mots qui la composaient recouvrent leur entière liberté de se grouper autrement; 2º) les mots, à force d'être employés ensemble pour l'expression d'une même idée, perdent toute autonomie, ne peuvent plus se séparer et n'ont de sens que par leur réunion". Dans ce dernier cas interviennent trois opérations de l'esprit: l'association des mêmes expressions à des représentations qui les évoquent à leur tour, le sentiment qu'elles suscitent et qui aident à les cimenter, la mémoire qui retient "beaucoup mieux les mots en groupes que les mots isolés" (Bally, 1951: 67).

Le caractère fixe des EI est, donc, le produit d'un état de langue qui se fige dans le temps, mais aussi dans l'esprit.

En ce qui concerne l'écart, il peut être, à son tour, considéré sous plusieurs aspects. Il peut s'agir d'un écart formel, du point de vue fonctionnel, par rapport à la norme grammaticale, ou à la norme lexicale. Mais ce peut être aussi un écart conceptuel, du point de vue sémantique. Ce trait est admis par la plupart des linguistes. Cet avis mène même certains d'entre eux à les considérer comme des "anomalies" par rapport à la langue générale. En effet, d'aucuns en relèvent les irrégularités formelles tandis que d'autres en soulignent les déviations sémantiques. Des contributions portant sur les EI s'inscrivent, toutefois, en faux contre cette théorie de l'écart. Les travaux de M. Gross (1982) et de S. Vietri (1985), par exemple, nient toute séparation entre la langue standard et les EI. Ils sont plutôt partisans d'un continuum entre les deux. En fait, ils considèrent les EI normales, du point de vue syntaxique ou fonctionnel. Du point de vue sémantique ou conceptuel, ils penchent plutôt pour un procès métaphorique.

C'est, finalement, ce procès métaphorique - le troisième trait des EI pour P. Guiraud - qui va retenir d'une façon très spéciale notre attention, car il nous semble de premier ordre pour leur caractérisation.

4. LA MÉTAPHORE ET LES EI

4.1. La métaphore: définitions

Pour donner une définition de la métaphore en tant que figure de rhétorique nous nous rapporterons le pas à Aristote, ainsi qu'on le fait d'ordinaire. En effet, Aristote, dans la *Poétique* (21, 57 b), définit la métaphore de la façon suivante: "La métaphore est l'application d'un nom impropre, par déplacement soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit selon un rapport d'analogie" (traduit par Dupont-Roc et Lallot, 1980: 107).

La métaphore consiste, donc, en un déplacement, comme son nom l'indique: du grec *metaphora*, "transport", traduit en latin par *translatio*, "transfert", la métaphore est une altération du sens premier. Aristote distingue le nom courant, où signifiant et signifié entretiennent un rapport direct, et métaphore "où le même signifié peut recevoir l'application d'un signifiant autre, non propre, déplacé (allotrion), qui est de son côté le signifiant propre d'un autre signifié" (Dupont-Roc et Lallot, 1980: 345, notes au chapitre 21).

À part la notion de déplacement, Aristote introduit dans sa définition l'idée de l'analogie. Il signale, en effet, quatre possibilités de transfert selon une classification sémantique du lexique en genres et en espèces, qui permet de mettre en oeuvre la métaphore. Or, le point commun qui réunit ces diverses formes de déplacement métaphorique se trouve être le rapport d'analogie, signalé au chapitre 22, 59 a, 8[1], en ces termes: "le déplacement du semblable au semblable" (Dupont-Roc, Lallot, 1980: 117 et 346, notes au chapitre 21).

Si nous continuons la trajectoire des définitions de la métaphore, passons, donc, à celle que la Rhétorique romaine a fournie, de la plume de Quintilien. Celui-ci s'est basé, dans son oeuvre *De Institutione Oratoria*, sur la classification des tropes établie par les rhétoriciens romains qui l'ont précédé. La notion de trope, qui englobe les figures rhétoriques telles que la métaphore, la synecdoque et la métonymie, entre autres, est définie par Quintilien comme suit: "Tropus est verbi vel sermonis a propria significatione in aliam cum virtute mutatio / By a *trope* is meant the *artistic* alteration of a word or phrase from its proper meaning to another" (Buther, 1989: 300-301).

Bien que Quintilien considère toutes les figures de style nécessaires à l'embellissement du langage littéraire - en évitant, cependant, tout excès - la plus belle, à son avis, est la métaphore qu'il définit également en termes de mouvement: "Transfertur ergo nomen aut verbum ex eo loco in quo proprium est, in eum in quo aut proprium deest aut translatum proprio melius est./ A noun or a verb is transferred from the place to which it properly belongs to another where there is either no *literal* term or the *transferred* is better than the *literal*" (Buther, 1989: 302-303).

À cette idée de transfert, Quintilien ajoute un autre aspect qui détermine encore plus la métaphore, à savoir la comparaison implicite qu'elle comporte: "Metaphora brevior est similitudo, eoque distat, quod illa comparatur rei quam volumus exprimere, haec pro ipsa re dicitur / Metaphor is a shorter form of simile, while there is this further difference, that in the latter we compare some object to the thing which we wish to describe, whereas in the former this object is actually substituted for the thing" (Buther, 1989: 304-305).

Quant à la classification de la métaphore, Quintilien suit Aristote dans sa division en quatre groupes, en genres et en espèces. L'apport qui est donc introduit dans la nouvelle définition est

---

[1] Ces références font allusion à la division du texte d'Aristote effectuée de la façon suivante: chapitre 22, paragraphe 59, sous-paragraphe a, ligne 8.

celui de comparaison entre deux éléments[2], idée développée du rapport d'analogie d'Aristote.

Nous en venons, ainsi, à la définition actuelle qui considère la métaphore comme une comparaison elliptique qui met en place deux termes. D'après Dubois (1970: 107): "La métaphore extrapole, elle se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité des termes entiers. Elle étend à la *réunion* des deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection".

Le mécanisme de la métaphore est un thème très débattu entre les linguistes qui s'occupent de cette question. La bibliographie en est immense, ce qui démontre qu'elle est la figure rhétorique la plus traitée de toutes. En fait, de nos jours, le concept a subi un grand changement d'orientation par rapport à ses origines[3]. À l'heure actuelle, le concept de métaphore n'est plus envisagé comme un phénomène portant sur un mot en particulier, généralement le nom, pour se situer sur l'ensemble de l'énoncé où se trouve ce mot métaphorisé. Ainsi, J. M. Klinkenberg affirme: "Une conception de la métaphore comme mot ne peut qu'aboutir à des apories, [...] elle doit nécessairement être remplacée par celle de la métaphore-énoncé" (Klinkenberg, 1990: 48). Cette conception nouvelle se fonde sur la théorie de l'interprétation des énoncés[4]. La linguistique élargit son champ d'étude sur les métaphores à une analyse sémantique de la phrase dans son ensemble et non dans ses constituants. Le mot, pris isolément, ne remplit aucune fonction en lui-même. Il ne se justifie que par rapport aux autres éléments de la phrase. La métaphore qui porte sur lui élargit son effet au reste de l'énoncé. Cette idée permet à l'auteur de définir le trope en question comme figure portant, non pas sur un élément isolé (un mot quelconque), mais sur l'ensemble de la phrase.

Toutefois, Paul Ricoeur (1975) cherche un compromis entre les thèses anciennes et modernes. En effet, bien que partisan de la métaphore-énoncé, il pense qu'il ne faut pas, cependant, ignorer la définition initiale de la métaphore comme figure agissant sur le mot, quel qu'il soit. Ainsi, il affirme (1980: 13): "Esta definición, transmitida por toda la retórica, no puede ser eliminada, porque la palabra sigue siendo portadora del efecto de sentido metafórico. A este respecto, es necesario recordar que es la palabra la que, en el discurso, asegura la función de identidad semántica: la metáfora altera precisamente esta identidad. Es importante, pues, mostrar cómo la metáfora, producida a nivel del enunciado tomado como un todo, se "focaliza" sobre la palabra".

---

[2] En fait, S. Vietri, dans un chapitre consacré aux emplois figurés des EI, ne manque pas de comparer les deux définitions de la métaphore fournies par Aristote et Quintilien et d'en souligner les différences:"Sia nella *Poetica* di Aristotele che nella *Istituzione Oratoria* di Quintiliano, la metafora è considerata infatti un meccanismo di trasposizione [...]. Quintiliano riconosce, rispetto ad Aristotele, un livello in più su cui opera la metafora: il livello della quotidianeità. La metafora non è solo creatività ma anche usualità" (Vietri, 1985: 54). Ceci va être particulièrement utile à notre propos par la suite.

[3] À ce sujet, les thèmes les plus polémiques, à propos de la caractérisation de la métaphore, sont: la notion d'*écart* d'une expression par rapport à son sens primitif et la notion de *déplacement* sémantique fondé sur un rapport d'identité, notions désormais combattues par la nouvelle conception d'une interaction des deux termes impliqués dans la comparaison; on discute aussi du rang qu'occupe la métaphore dans le langage: si elle appartient au niveau stylistique, artistique ou bien au niveau de la langue quotidienne.

[4] L'on doit à Émile Benveniste l'élaboration du concept d'énonciation qui remet en cause la définition de la langue comme un système autonome de signes. Certaines unités de langue ne pouvant être définies sans que l'on fasse état de leur utilisation, la langue ne peut, donc, exister qu'en situation, dans l'acte d'énonciation.

Ces dernières théories nous semblent les plus intéressantes pour l'étude du sujet qui nous occupe. En effet, vu que les EI sont des groupes de mots qui forment un tout ayant un sens global non compositionnel, il convient donc de voir si la métaphore agit sur l'un des constituants ou sur l'ensemble. Nous allons, par conséquent, analyser le rapport qu'elles entretiennent avec cette figure rhétorique.

4.2. La valeur métaphorique des EI

Les EI sont des métaphores, "et c'est ce qui fait leur charme" (Lafleur, 1991: VII). Or, cet aspect n'est pas souvent relevé par les linguistes (ou du moins lui accordent-ils peu d'intérêt), ni accepté dans certains cas. Examinons en détail les diverses positions des spécialistes vis-à-vis de cette question.

Si nous commençons par le pôle négatif, nous pouvons constater chez Julio Casares (1969: 210) une attitude réservée quant à la reconnaissance de la valeur métaphorique des EI. Voici ce qu'il en dit:"También se ha señalado como cualidad esencial del modismo que éste tenga un valor metafórico [...]. Aquí parece dibujarse, en efecto, un criterio diferenciante; pero vistas las cosas más despacio no podemos tomar ese criterio como norma."

D'autres n'arrivent pas à nier cette valeur, mais la considèrent comme négligeable. C'est le cas de Simonetta Vietri (1985: 44) qui se justifie en ces termes:" La cattiva riproducibilità delle interpretazioni metaforiche e metonimiche é una difficoltè che diventa estrema nel caso delle expressioni idiomatiche".

Or, pour certains linguistes, la valeur métaphorique des EI en représente le trait essentiel. Gertrud Greciano (1983: 21), par exemple, les définit en tant que signes polylexicaux, figés et figurés. C'est cette dernière caractéristique, la "figuration", comprise dans le sens de la non littéralité des termes, dont l'analyse l'intéresse le plus: "Dans son acception double, impliquant tant l'abstraction que la visualisation, la notion de "figuration" nous paraît la plus appropriée pour définir le signe linguistique en question (*c.à.d. les EI*)" (Greciano, 1983: 24). Car, en effet, comme elle explique plus loin:"Ce qui contribue à la complexité sémantique des EI, c'est son expression imagée (*sic*) qui, dans certains contextes, se dégage tout particulièrement. Il s'agit de ces occurrences que la stylistique reconnaît comme figures et dans lesquelles on perçoit des valeurs métaphoriques." (Greciano, 1983: 25).

Quant à nous, notre propos est de souscrire à cette dernière position en essayant de démontrer la valeur métaphorique des EI. Pour cela, nous avons décidé d'élaborer un corpus de EI de type verbal, que nous abrègerons désormais EIV. Nous sommes conscients qu'il existe différentes catégories de EI (nominales, adjectivales, adverbiales, etc.) mais nous considérons les EIV comme particulièrement appropriées pour illustrer notre thèse. En effet, elles offrent un champ de travail d'autant plus vaste qu'elles décrivent aussi bien des notions que des faits ou des actions de la vie courante. Cela va nous donner également l'occasion de faire remarquer, au passage, que l'emploi d'une métaphore n'est pas exclusive du langage soutenu, mais peut faire partie de la langue quotidienne, comme disait jadis Quintilien et, de nos jours, G. Lakoff et M. Jackson (1980, 3): "metaphor is pervasive in everyday life, not just in language but in thougt and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both tihnk and act, is fundamentally metaphorical in nature".

4.2.1. Une proposition de classification des EIV

Une analyse approfondie des EIV, tirées de plusieurs recueils[5], nous a permis de tirer les conclusions suivantes:
1. La métaphore peut se situer à plusieurs niveaux:
- Au niveau du prédicat: ***Brûler** les étapes* (DLIF)
- Au niveau du complément du prédicat: *Pleuvoir **des hallebardes*** (DEL)
- Au niveau du complément circonstanciel: *Casser du sucre **sur le dos de quelqu'un***
- Au niveau de l'ensemble, prédicat et compléments: ***Hisser le drapeau blanc***
2. Ces quatre cas peuvent être réduits à deux:
- Cas où il y a incompatibilité sémantique entre les constituants de l'expression (les trois premiers exemples)
- Cas où il n'y a pas d'incompatibilité sémantique entre les constituants de l'expression (le dernier exemple).
3. Dans le premier cas, la métaphore se réalise dans la perspective de la sémantique combinatoire et, de ce fait, se "caractérise par la suspension d'éléments de significations, c'est-à-dire par un certain processus d'abstraction", selon Michel Le Guern (1973:19). Cette suspension d'éléments de signification des signifiés qui constituent l'EIV s'effectue dans le but de rendre intelligible le sens global de l'expression. L'interprétaion que doit en faire le destinataire ne se réalise qu'au prix du rejet du sens propre des constituants. La métaphore qui s'est produite contribue ainsi à créer une image originale et saisissante, la plupart du temps hyperbolique, qui peut survivre ou disparaître au gré des modes langagières.
4. Dans le second cas, les éléments de l'EIV sont sémantiquement compatibles entre eux, rendant l'expression susceptible d'une double interprétation: littérale ou figurée. L'ambiguïté s'estompe grâce au contexte qui fait apparaître le sens métaphorique de l'expression "immédiatement étrangère à l'isotopie du texte où elle est insérée" (Le Guern, 1973:16). Or, la question que les linguistiques se posent souvent est de savoir s'il existe un lien entre l'expression idiomatique et son homonyme. Nous nous sommes posés la même question et présentons, en réponse, la classification suivante des EIV, d'après les cas de métaphorisation que nous venons de voir.

4.2.2. Typologie des EIV

Nous avons pris comme point de départ la simple différence entre combinaison libre (CL) et combinaison figée (CF) d'éléments pouvant former un syntagme. Certaines CL se sont figées, tandis qu'il existe des CF qui sont nées sans passer par une étape de CL. Nous avons donc distingué deux cas:
1. CF, issue d'une CL
   1.1. La CL a disparu en tant que telle
   1.2. La CL vit en parallèle à la CF
2. CF, non issue d'une CL

Le premier cas regroupe l'ensemble des EIV dont la métaphore porte sur l'ensemble de l'expression, car il n'y a pas d'incompatibilité sémantique entre les constituants. Cela s'explique de deux façons:

---

[5] Les ouvrages consultés sont au nombre de trois: *Le Dictionnaire des Expressions et Locutions* (DEL), de A. Rey et S. Chantreau (1991), *Le Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises* (DLIF), de B. Lafleur (1979), et *Les Idiomatics* (LI), (1989).

1. Dans le passé, l'expression avait un sens propre, dénotatif, qui a disparu dans ce sens-là car le mode de vie auquel il appartenait s'est aussi éclipsé. L'EI qui en dérive, malgré sa nouvelle valeur connotative, rappelle quelque peu le sens ancien. L'expression s'est conservée pour des raisons difficiles à déterminer, mais que l'on peut étudier au moyen de l'étymologie interne (ex: *baisser pavillon, être à l'affût*, etc.). Ce sont des EI dites archaïques, qui ont évolué sur l'axe diachronique de la langue.
2. De nos jours, l'expression s'emploie toujours dans un sens propre, mais est passée dans un autre domaine dans un sens figuré par un procédé d'emprunt (ex: *mettre de l'eau dans son vin*). Le rapport qu'il peut y avoir entre l'EI et sa forme homonyme dans la langue courante suscite l'intérêt de nombreux spécialistes. Quant à nous, nous sommes d'avis qu'il existe un continuum sémantique entre les deux, en termes de M. Gross. Ce sont, donc, des EI analysables sur l'axe synchronique de la langue. Or, ici aussi, il est difficile d'analyser les facteurs de transvasement des expressions d'un domaine dans un autre. C'est souvent le caractère imagé du langage qui justifie le passage d'une expression propre d'un domaine dans un autre.

Le second cas regroupe les trois autres types de EIV où la métaphore ne porte que sur l'un de leurs constituants, créant ainsi une incompatibilité de sens entre eux. Ces EIV ne sont le produit d'aucun figement, puisqu'elles ne s'expliquent ni en raison d'une combinaison archaïque, ni en raison d'une expression homonyme contemporaine. Elles ont surgi d'une intention ludique, d'une association d'idées qu'il appartient à la psycholinguistique de déchiffrer. Dans ce cas-ci, nous pouvons dire, en effet, que le sens global de l'expression n'est pas la somme des signifiés. C'est bien ici que nous sommes le mieux à même de vérifier cet axiome dit propre des unités phraséologiques, à savoir la non compositionnabilité des EI. Or, cet axiome est discutable pour le premier groupe, puisque les EI ne présentent aucun cas d'incompatibilité sémantique interne. Il est vrai que le sens global d'une EI, issue ou parallèle à une CL, peut effectivement définir une réalité nouvelle, mais il est toujours en rapport avec l'addition des signifiés de ses constituants. Toutefois, dans le second cas, nous pouvons également ajouter une remarque à cet axiome. Même s'il est vrai qu'il se vérifie, nous observons, cependant, que certaines EI ne sont pas la somme mais le produit des signifiés de leurs constituants. D'où l'effet hyperbolique de beaucoup d'entre elles (ex: *Remuer ciel et terre*). Par incompatibilité sémantique des mots, ou par une combinaison explosive des signifiés, les EIV, non issues d'une CL, sont les plus aptes à être reconnues en tant que telles.

4.2.3. Corpus de EIV

Ainsi donc, nous allons maintenant présenter les EIV en deux groupes d'après les deux catégories établies plus haut[6]. Parmi les EIV recueillies dans les ouvrages consultés, nous avons relevé celles qui se sont formées à partir d'une image concrète, sensible. Les EIV qui restent dans l'abstrait, telles que *être dans le ton, ne rimer à rien*, feront l'objet d'une autre étude. Il nous a semblé que les EIV imagées sont les plus appropriées pour être cataloguées d'après nos critères. Nous n'en avons choisi qu'une vingtaine pour chaque catégorie, tenu de l'espace dont nous disposons pour ce travail.
1. CF issues d'une CL:
   1.1. CF issues d'une CL archaïque:

Aider à la lettre (DEL, 12)
Avoir la bride sur le cou (DEL, 128)
Aller sur les brisées de quelqu'un (DEL, 129)
Baisser pavillon (DEL, 695)

[6] Nous renvoyons le lecteur curieux de connaître la définition des EIV aux pages, énoncées entre parenthèses, des dictionnaires cités sous la note nº5. Les EIV sont présentées dans l'ordre alphabétique.

Battre la campagne (DLIF,83)
Battre en retraite (DLIF, 529)
Bayer aux corneilles (DEL, 72)
Chanter pouilles à quelqu'un (DLIF, 506)
Découvrir le pot aux roses (DEL, 766)
Être à l'affût (DLIF,4)
Être aux abois (DLIF,2)
Être aux aguets (DLIF, 6)
Faire la navette (DLIF, 394)
Jeter l'argent par la fenêtre (DEL, 36)
Lever le camp (DEL, 143)
Mettre quelqu'un au pilori (DLIF, 476)
Prendre la poudre d'escampette (DEL, 771)
Tenir la chandelle (DEL, 167)
Tenir le haut du pavé (DLIF, 452)

1.2. CF parallèles à une CL vivante:

Avoir un bandeau sur les yeux (DEL, 61)
Couper la poire en deux (DEL, 754)
Jeter l'ancre (DEL, 25)
Laisser passer l'averse (DEL, 48)
Lever l'ancre (DEL, 25)
Mener la danse (LI, 78)
Mettre de l'eau dans son vin (DEL, 347)
Mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce (DEL, 34)
Monter à l'arbre (DEL, 34)
Mordre à l'appât (DEL, 32)
Ne battre que d'une aile (DEL, 13)
Passer l'éponge (DLIF, 227)
Passer le bébé à quelqu'un (LI, 84)
Porter le chapeau (LI, 30
Rendre les armes (DEL, 38)
Renvoyer l'ascenseur (DEL, 41)
Retourner sa veste (LI, 18)
Se brûler les ailes (DEL, 14)
Se mordre la langue (DEL, 553)
Tirer la couverture à soi (LI, 58)

2. CF non issues d'une CL

Avaler son acte de naissance (DEL, 8)
Avoir avalé sa canne (DEL, 47)
Avoir un bœuf sur la langue (DEL, 92)
Avoir un cœur d'artichaut (DEL, 47)
Avoir une araignée au plafond (DEL, 33)
Brûler les étapes (DEL, 390)
Casser les pieds à quelqu'un (DLIF, 467)
Casser du sucre sur le dos de quelqu'un (LI, 42)
Couper les ailes à quelqu'un (DEL, 14)
Donner des ailes à quelqu'un (DEL, 14)
Dormir à poings fermés (LI, 72)
Manger les pissenlits par la queue (LI, 22)
Mettre la charrue avant les bœufs (LI, 34)
Mettre quelqu'un en boîte (LI, 28)
Ne pas avoir les yeux dans sa poche (DEL, 745)
Pleuvoir des hallebardes (DEL, 501)
Remuer ciel et terre (LI, 24)
Se brûler la cervelle (DEL, 161)
Se creuser le cerveau (DEL, 160)
Tomber des cordes (LI, 8)

Quelques observations:
- Au nº 1.1., les EIV sont reconnaissables au fait que le vocabulaire est archaïque (ex: *brisées, pouilles, abois, aguets, escampette*), la syntaxe ancienne (ex: *baisser pavillon*), ou la coutume hors d'usage (ex: *lever le camp, jeter l'argent par la fenêtre*). Cependant, elles toutes ont un point en commun: appartenant à des moeurs d'autrefois, elles ont une "biographie" dont seule une étude étymologique peut rendre compte.
- Au nº1.2., les EIV ont toutes une forme homonyme parallèle en vigueur: les mots, la syntaxe et les actions sont contemporains. Par exemple, nous pouvons réellement nous mettre un ban-

deau sur les yeux pour jouer à colin-maillard, ou bien nous nous le mettons d'une façon figurée pour "refuser d'admettre la vérité". Il est évident que l'EIV a emprunté l'image à la CL, dans ce cas-ci comme dans les autres CF de ce groupe.

- Au nº 2, les EIV sont formées d'éléments sémantiquement incompatibles. Nous ne pouvons avaler que des aliments liquides ou solides digérables, mais certainement pas un acte de naissance. De même, nous demandons un acte de naissance pour effectuer certaines démarches, mais non pas pour l'avaler. Le résultat de la combinaison de ces éléments n'est pas, en effet, la somme de leurs signifiés. Si l'addition des signifiés n'est pas l'opération adéquate pour expliquer cette expression, leur multiplication peut nous aider à comprendre ce qui autrement serait incompréhensible, du point de vue de la logique formelle et sémantique. De ce fait, l'image résultante est nécessairement hyperbolique.

5. CONCLUSION

Nous nous sommes proposés d'avancer un argument en faveur de la valeur métaphorique des EI en élaborant une typologie de EIV, d'après des critères précis de catalogage. Partant d'une étude sémantique interne des expressions, nous avons observé que certaines d'entre elles avaient un sens global en rapport avec les signifiés de leurs constituants. D'autres ne maintenaient pas ce rapport. Cependant, dans les deux cas, c'était par un processus d'abstraction que nous réussissions à saisir la nouvelle signification. L'idée nous est donc venue de classer en deux catégories les expressions analysées:les CF, issues ou parallèles à des CL, et des CF, non issues de CL. Au terme de notre étude, voici nos conclusions:

Le premier type étant susceptible d'une double lecture, littérale ou figurée, c'est, d'une part, l'état de langue - archaïque -, et d'autre part, le contexte qui décident du sens. La rupture du sens ne se situe pas à l'intérieur de l'expression, mais au contact de l'isotopie du texte, en termes de M. Le Guern. Pour le deuxième groupe, puisqu'il y a un élément d'incompatibilité sémantique interne, la rupture du sens se fait à deux niveaux: à l'intérieur de l'expression, et à l'extérieur, par rapport au contexte. C'est pourquoi, elles sont plus faciles à être reconnues en tant que EI, tant leur signification fait doublement scandale à la logique de la langue. Ce manque de logique nous a permis de nous prononcer en faveur de l'existence d'un trait caractéristique des EI, à savoir, leur valeurs métaphoriques particulières, en termes de P. Guiraud.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARISTOTE (1980): *La Poétique* (le texte grec traduit et annoté par Roselyne Dupart-Roc et Lallot), Éd. du Seuil, Paris

BALLY, C. (1951): *Traité de Stylistique*, Librairie C. Klincksiek, Paris.

BUTHER, H. E. (1989): *The Institutio Oratoria of Quintilian* (en quatre volumes), Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts.

CASARES, J. (1969): *Introducción a la lexicografía moderna* (prologue de W. von Wartburg), R. F. E. Anejo LII, Madrid (1ª ed. 1950).

DUBOIS, J. et alii (1970): *Rhétorique générale*, Larousse, Paris.

GRECIANO, G. (1983): *Signification et Dénotation en Allemand. La Sémantique des Expressions idiomatiques*, Centre d'Analyse Syntaxique, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Metz.

GUIRAUD, P. (1973): *Les Locutions Françaises*, Presses Universitaires de France, Paris.

KLINKENBERG, J.M. (1990): *Le sens rhétorique: essais de Sémantique littéraire*, Éd. Les Épéronniers, Bruxelles.

LAKOFF, G. ET JOHNSON, M. (1980): *Metaphors We Live by,* University of Chicago Press, Chicago.

LE GUERN, M. (1973): *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, Paris.

MOUNIN, G. (1977): *Los problemas teóricos de la traducción* (version espagnole de Julio Lago Alonso), Gredos, Madrid. (Titre original: *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris, 1963).

RICOEUR, P. (1980): *La metáfora viva* (version espagnole de Agustín Neira), Ed. Europa, Madrid. (Titre original: *La métaphore vive*, Éd. du Seuil, Paris, 1975).

Dictionnaires:

BLUM, G., SALAS, N. (1989): *Les Idiomatics* (français-espagnol), Éd. du Seuil, Paris.

LAFLEUR, B. (1979): *Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises*, Éd. du Renouveau Pédagogique, Ottawa, Canada.

REY, A. et CHANTREAU, S. (1990): *Dictionnaire des Expressions et Locutions*, Les Usuels du Robert, Paris.